

*
* *

Dès cette même année 1895, le soldat Lebedev et dix de ses coreligionnaires rendirent leurs armes à leur sous-officier, disant qu'il n'était pas conforme à la doctrine du Christ d'être soldat. On les menaça de les fusiller : ils répétèrent leur déclaration, on les expédia aux bataillons disciplinaires. Mais leur exemple fut suivi par d'autres Doukhobors. Une étrange révolte soufflait dans toute la secte. Révolte énergique et douce. Aucun Doukhobor ne manifestait d'impatience ni de mécontentement ; mais, animés d'une résolution ferme, tous rêvaient d'agir selon leurs principes, indifférents aux conséquences funestes qui en résulteraient pour eux. Cet état de leurs esprits revêtit une forme touchante et belle quand ils obéirent au conseil de Pierre Vériguine et brûlèrent leurs armes, se mettant ainsi volontairement sans défense devant les persécutions croissantes.

Cet autodafé pacifique, unique dans l'histoire, fut préparé avec le plus grand soin. Les Doukhobors choisirent, pour accomplir leur projet, la nuit du 28 au 29 juin, veille de la saint Pierre et Paul ; ils célébraient ainsi la fête de Pierre Vériguine. Toutes les armes qui leur appartenaient en propre devaient être détruites simultanément dans les gouvernements de Tiflis et d'Iélizavetpol et dans le territoire de Kars. A Kars, grâce à la prudence des vieillards, qui préparèrent quatre bûchers afin de dérouter la police et tinrent secret, même pour les leurs, le véritable endroit où les armes étaient entassées, l'autodafé eut lieu sans encombre. Au gouvernement d'Iélizavetpol, il n'y eut

non plus aucune intervention de la police; mais ailleurs, l'affaire fut tragique. Les Doukhobors eux-mêmes avaient conscience de faire une chose grande et utile, et comme dit l'un d'eux, Zibarov ¹, ils désiraient, dans l'intérêt de leur doctrine, que « ce qu'ils allaient faire fût connu, non seulement dans leur pays, mais dans toute la Russie et même en Europe ». Les Doukhobors d'Akhalkalaki (Tiflis) résolurent donc de se réunir près de la Grotte, lieu habituel de leurs dévotions, qui se trouvait à trois verstes environ du village Orlovka. Le Petit Parti s'effraya de ces préparatifs, croyant à une tentative de revanche de la part de ses adversaires, et il avertit secrètement les autorités locales. Pourtant, la nuit du 28 au 29 se passa sans que les Doukhobors de Vériguine fussent inquiétés. Ils firent un énorme bûcher de leurs armes, ne gardant que les couteaux, apportèrent vingt charretées de bois et de charbon, arrosèrent le tout de pétrole et y mirent le feu. Ils étaient à peu près deux mille qui se tenaient en cercle autour du bûcher. « Il y avait une grande lumière, comme si c'était le jour. Bientôt commencèrent de fortes détonations, parce que beaucoup de fusils étaient chargés. Plusieurs parmi les Doukhobors suppliaient leurs frères de s'écarter, mais personne n'y consentit, et, chose étrange, il n'y eut pas de blessés. » ² Les Doukhobors priaient et chantaient des psaumes. Au matin, ils se séparèrent et « attendirent ». Des troupes étaient mobilisées à Orlovka. Le 30 juillet, les Doukhobors s'étaient de nouveau réunis pour prier auprès du bûcher. Le gouverneur leur dépêcha l'ordre

1. *Autodafé des armes*, par Zibarov, édition Tchertkov, Purleigh, Londres.

2. *Id.*

de comparaître devant lui à Bogdanovka. Ils répondirent : « Maintenant nous prions ; nous ne pouvons interrompre nos dévotions pour obéir à aucun ordre. » Le premier envoyé fut suivi d'un second. D'eux-mêmes, les Doukhobors avaient décidé de se rendre après la prière chez le gouverneur. Mais, tout à coup, surgirent les Cosaques, qui, avec des hurrahs, se précipitèrent sur la masse des désarmés volontaires. Ils frappèrent de leurs fouets et des pieux qui leur servent à attacher leurs chevaux, visant les têtes et les yeux. Zibarov raconte le trait suivant. Dans le groupe des Doukhobors, ceux qui se trouvaient au centre s'efforçaient de parvenir au premier rang et de relayer ceux qui avaient déjà reçu des coups, afin qu'on ne les achevât pas. Un vieillard doukhobor fit observer aux Cosaques qu'il était inutile d'employer de tels procédés pour faire aller chez le gouverneur des gens qui comptaient s'y rendre aussitôt leurs prières achevées. Cette remarque provoqua un redoublement de coups... Enfin les Cosaques s'arrêtèrent et tout le pauvre troupeau de Doukhobors, sanglant et meurtri, fut chassé à Bogdanovka. Les femmes suivaient. On tenta de les séparer des hommes. Elles déclarèrent qu'elles accompagneraient partout leurs frères. On les frappa : elles criaient qu'elles se laisseraient couper en morceaux plutôt que de demeurer. Il fallut bien qu'on leur cédât.

Pendant la marche, les Doukhobors entonnèrent le psaume :

Pour toi, Seigneur, j'ai aimé la porte étroite,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon père et ma mère,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon frère et ma sœur,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma race et ma tribu,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma vie et mes habitudes,

Pour toi, Seigneur, je marche astreint aux persécutions,
Pour toi, Seigneur, je marche ayant faim et soif,
Pour toi, Seigneur, je n'ai pas de maison,
Gloire à notre Dieu!¹

Les Cosaques entonnèrent des chansons obscènes. Les Doukhobors n'interrompirent pas leurs psaumes; les plus jeunes et les plus forts d'entre eux, « ceux qui pouvaient bien chanter », se groupèrent. Les psaumes et les refrains des soldats retentissaient ensemble.

En approchant de Bogdanovka, les Cosaques aperçurent le gouverneur et crièrent aux Doukhobors de se découvrir. Ils répondirent que, si le gouverneur les saluait, ils lui rendraient son salut. On les frappa de nouveau; « l'herbe fut rouge de sang ». Le gouverneur les admonesta : « Vous soumettez-vous au gouvernement comme les Doukhobors du Petit Parti? — Oui, si les ordres ne sont pas contraires à notre conscience; autrement, non ». L'un d'eux, Fédor Chliakov, tendit son billet de réserviste, déclarant qu'il refusait désormais de servir. Le gouverneur, outré, le frappa de sa canne. Les autres Doukhobors firent une semblable déclaration. Le gouverneur les menaça de les fusiller sur place, et les Cosaques préparèrent leurs fusils. Les Doukhobors ne bronchèrent pas, on les roua de coups de fouet. Puis on les renvoya dans leurs foyers; ceux qui ne pouvaient marcher furent emportés sur des civières par leurs camarades.

Deux cents soldats furent répartis dans les villages révoltés, avec pleine licence d'y agir à leur guise. Ils campaient chez les habitants, les pillaient sans vergogne, égorgaient les bestiaux par plaisir. Les Doukhobors n'opposaient aucune résistance. Il leur était défendu

1. *Autodafé des armes*, par Zibarov.

de sortir de leurs villages. L'un d'eux, Vassia Posniakov, ancien soldat, fut fouetté au point de ne pouvoir bouger de seize jours : il n'avait pas fait à l'officier le salut militaire. « Je vous avais salué comme un frère », dit-il.

Les femmes se cachaient comme elles pouvaient. Dans un village, plusieurs se réfugièrent, la nuit, au fond d'une grange que gardaient quelques Doukhobors. Les Cosaques découvrirent l'endroit. Mais les Doukhobors réussirent à les effrayer, et ils s'éloignèrent : « Ce fut bien heureux, raconte une de ces femmes, parce que, même pour nous protéger, nos hommes n'auraient pas eu recours à la violence ¹ ».

Comme toutes ces mesures étaient impuissantes à rompre la fermeté des Doukhobors, le gouvernement voulut essayer d'affaiblir la secte en la disséminant. Quatre cent soixante-quatre familles furent exilées d'Akhalkalaki dans les villages géorgiens, deux ou trois par village, sans un coin de terre, avec défense de communiquer entre elles.

Les Doukhobors, ainsi éprouvés, vivent dorénavant comme ils peuvent, travaillant pour les pauvres sans demander de paye, n'en réclamant qu'une très petite quand ils travaillent pour les riches. Malgré leur misère, ils sont encore charitables. Une fois, peu de temps après leur installation dans les vallées du Caucase, un indigène était tombé malade, laissant son blé en gerbes. C'était l'automne, les pluies menaçaient. Des Doukhobors vinrent battre le blé, l'engrangèrent et se retirèrent sans avoir vu leur obligé. Dans un autre

1. Récit de Dounia Ivine, *Feuilles de la Parole libre*, n° 3, édit. Tchertkov. Purleigh, Londres.

village, un Doukhobor aperçut, une nuit, qu'un Géorgien s'apprêtait à lui ravir son cheval. Il lui cria d'arrêter, et, comme l'autre obéissait, surpris et hésitant : « C'était pour te dire que tu ne dois pas considérer ce cheval comme un bien volé; si tu en as besoin, garde-le ». Le Géorgien ramena le cheval à l'écurie... Ils sont pleins de douceur et de mansuétude les uns pour les autres. Ayant appris qu'un des leurs avait consenti à faire son service militaire, ils furent affligés, mais ils disaient avec pitié : « Le pauvre ami, il a beaucoup souffert et il souffrira plus encore maintenant ! » Ils parlaient de sa jeunesse, de sa santé frêle et des épreuves qui l'attendaient¹.

La maladie s'ajouta bientôt à leurs tourments. Arrachés au climat rude et vif de la montagne, ils avaient été jetés dans des vallées fiévreuses. La famine, le scorbut les ravagèrent. De terribles ophthalmies se répandirent. Les prunelles devenaient ternes, se couvraient d'une taie blanche... Ils restaient là, muets, immobiles mais résignés.

Pendant les trois années que dura l'exil, mille hommes environ, sur les quatre mille qu'ils étaient, moururent.

Les Doukhobors qui ne furent pas exilés de leurs demeures eurent aussi leurs tribulations. Leur colonie dépérit rapidement; mais ils conservèrent la même inébranlable fermeté pour tout ce qui se présentait à eux comme un devoir. Ainsi, l'idée leur vint qu'il fallait envoyer l'un des leurs visiter Vériguine. Ivan Obrosimov fut désigné pour cela. Il partit le 24 mai 1896;

1. *Visite aux Doukhobors*, par L. Soullergitzki, *Parole libre*, n° 2.

ses frères lui avaient donné deux cent cinquante roubles qui, le voyage payé, devaient être remises à Vériguine. Quand il fut à mille verstes d'Obdorsk, on l'arrêta, et, comme il n'avait pas de passeport, on le mit en prison. Son argent, qu'il avait péniblement économisé pour le laisser au chef, lui fut confisqué. On le transféra de prison en prison, avec des malfaiteurs; il ne revint qu'une année après au Caucase. Là, sans qu'il sût pourquoi, il fit encore un mois de prison. « Nos frères ne se découragent pas, écrit Obrossimov. Je mandai chez nous que je n'avais pu rejoindre Pierre Vériguine; Androssov se mit aussitôt en route. On l'arrêta et on l'envoya à Kars. Un autre partit... Peut-être quelqu'un finira-t-il par arriver. Nous n'avons pas le droit d'oublier ou d'abandonner un homme innocent qui, depuis onze ans, est en prison. »

Cependant, les condamnations au bataillon disciplinaire pour refus de servir à l'armée continuaient. Les plus obstinés dans leurs convictions étaient ensuite déportés au territoire d'Iakoutsk. Le 21 septembre 1897, les Doukhobors du village Patience apprirent que Vania Khoudiakov allait partir et ils se réunirent en foule sur la route pour le voir passer. Quelques-uns allèrent au-devant de lui, et, l'ayant vu, ils le saluaient, puis lui faisaient cortège en chantant des psaumes lents et plaintifs comme des prières funèbres. Enfin, Khoudiakov apparut devant le gros de la foule. D'abord marchaient trois détenus, entourés de soldats; lui, suivait, à côté d'un seul soldat. Il était habillé de neuf, portant le costume doukhobor, un long kaftan bleu, un pantalon bleu aussi, de hautes bottes. Sa tête était coiffée d'une casquette et, sur les épaules, il avait un bachlik. Il était rasé de frais et, bien que pâle, paraissait plus

beau qu'à l'ordinaire. Quand il approcha, tous, hommes et femmes, se précipitèrent vers lui, afin de l'embrasser et de lui donner de l'argent pour la route. Il s'arrêta au milieu de la foule et, d'un mouvement unanime, les Doukhobors se mirent à genoux et le saluèrent trois fois jusqu'à terre. Khoudiakov leur rendit leur salut debout, avec solennité et douceur. Personne ne versa de larmes. Quand il reprit sa marche, le chœur l'accompagna encore en chantant¹.

*
* *

La situation des Doukhobors, devenue impossible en Russie, ne leur laissait plus d'autre recours que l'émigration. Pierre Vériguine y donna son assentiment et l'exécution en fut facilitée par les amis des Doukhobors, les Quakers anglais et américains, et le comte Tolstoï.

C'est seulement dans son exil que Pierre Vériguine apprit l'existence de Tolstoï. Il lut quelques-unes de ses œuvres et en fut frappé. L'affinité qu'il y a entre l'enseignement des Doukhobors et celui de Tolstoï est surprenante, mais il serait faux d'attribuer à Tolstoï une influence ancienne sur la secte ; elle s'est développée indépendamment de lui. C'est plutôt Tolstoï, comme le fait observer M. Tchertkov, qui eut à subir ici une influence. Il connaissait le mouvement doukhobor, les tribulations récentes de la secte. Mais, se méfiant des nouvelles que répandaient les journaux, il fit en 1895 un voyage au Caucase afin de se rendre compte par lui-même de ce qui s'y passait. Dès lors, il soutint et

1. *Parole libre*, n° 1.

aida les Doukhobors par ses écrits, par de généreuses donations; et, sur le ton d'un ami dévoué, il les conseilla. Il s'était rencontré avec ces humbles sectaires dans la recherche de la vérité. A la suite de ses lectures, Pierre Vériguine entra en correspondance suivie avec Tolstoï; le paysan idéaliste fait un touchant effort pour exprimer sa pensée et la développer devant un homme qu'il respecte, mais qui n'est pour lui qu'un égal, un frère.

En dehors des questions religieuses et des affaires de la secte, rien n'existe pour Vériguine. Il adressa une pétition à l'impératrice Alexandra Fédorovna, très digne, sans lamentations ni reproches, la priant simplement, au nom de la charité humaine, d'intercéder auprès de son mari pour que les Doukhobors aient la permission d'émigrer à l'étranger.

C'est une pièce curieuse que cette lettre du Doukhobor exilé à la tsarine. A la manière des Quakers, il la tutoie, tout en lui parlant avec respect. Fidèle à son principe, il honore en elle la dignité d'un être humain; il est peu soucieux de sa splendeur d'impératrice. Il ne fut donné aucune suite à cette pétition. On l'avait longtemps tenue secrète pour éviter à la tsarine une émotion trop forte. Néanmoins, le vœu si cher aux Doukhobors, ce désir d'émigrer qui avait mûri en eux pendant l'intolérable misère des trois dernières années, put enfin s'accomplir. L'impératrice douairière visita en 1897 son fils malade au Caucase; les Doukhobors en profitèrent pour lui remettre une supplique à laquelle, après une attente assez longue, la réponse suivante fut faite (février 1898) :

« Aux Doukhobors jeûnants ¹, exilés en 1895 du dis-

1. On appelait « jeûnants » les Doukhobors du parti Vériguine, qui étaient végétariens.

trict d'Akhalkalaki dans d'autres districts du gouvernement de Tiflis, en réponse à leur demande d'être affranchis du service militaire et de s'établir en quelque lieu du territoire de l'Empire, ou d'émigrer à l'étranger.

Il a été résolu ceci :

1° L'exemption du service militaire ne peut être accordée ;

2° Les Doukhobors jeûnants, à l'exception de ceux qui doivent être appelés comme soldats, peuvent émigrer à ces conditions :

a) Ils doivent avoir un passeport pour l'étranger, pris selon la règle habituelle ;

b) Ils doivent faire le voyage à leurs frais ;

c) Ils doivent, en partant, signer un engagement de ne jamais rentrer dans les frontières russes ; s'ils n'observaient pas cette défense, ils seraient exilés aux confins de l'Empire ;

3° Leur demande de se grouper en une colonie sur le territoire de l'Empire est écartée. »

Cette décision causa une grande joie aux Doukhobors. Seulement, il fallait avoir de l'argent pour le voyage : or, ils étaient ruinés. Il fallait aussi s'entendre avec un gouvernement qui voulût bien les accueillir : ils étaient naïfs et ignorants comme de grands enfants doux. Ils s'adressèrent aux Quakers, qui, pendant les dernières tribulations, leur avaient donné aide et appui et même avaient adressé au tsar Nicolas II une supplique en leur faveur. Lorsque l'émigration fut résolue, les Quakers firent preuve d'une charité énergique et prompte. Ils organisèrent à Londres un *Comittee of Friends* et ouvrirent une souscription. De son côté, Tolstoï publiait un *Appel pour les Doukhobors* et plusieurs de ses disciples le secondaient. En peu de temps,

on rassembla vingt mille roubles; les Doukhobors avaient réussi à réaliser quarante-sept mille roubles. La secte envoya, pour la représenter auprès du Comité, Pierre Makhortov et Ivan Ivine, qui arrivèrent à Londres en juillet 1898.

On n'était pas assez riche pour transporter tous les sectaires du Grand Parti. Mais on décida de commencer par l'émigration des plus misérables sur un territoire anglais. L'île de Chypre fut proposée. Ivine et Makhortov, qui la visitèrent, en eurent une impression défavorable; mais les Doukhobors du Caucase ne pouvaient plus attendre. Onze cent vingt-six d'entre eux s'étaient réunis à Batoum; ils avaient vendu leur dernier avoir et ils guettaient le signal pour s'embarquer. Leur situation devenait critique, les autorités russes commençant à s'impatienter. Le bruit courait avec quelque persistance qu'on allait arrêter les émigrants et les envoyer en Mandchourie afin qu'ils y étendissent la civilisation russe. Affolés, ceux-ci télégraphièrent en Angleterre : « Le terme de nos passeports s'écoule, le temps manque pour faire de nouvelles enquêtes sur les terres d'émigration. » Et enfin : « Si l'on veut de nous à Chypre, nous partons. » Au dernier moment, une difficulté nouvelle avait surgi. Le gouvernement anglais, effrayé de se voir sur les bras ce millier de pauvres gens, exigeait le dépôt de deux cent cinquante roubles de garantie pour chaque émigrant. Les Quakers réussirent à faire abaisser ce tarif à cent cinquante roubles; en outre, ils trouvèrent cent mille roubles qui achevèrent de rendre possible le transport à Chypre des onze cent vingt-six Doukhobors de Batoum.

Le départ se fit avec allégresse, mais l'arrivée fut une déception. Le climat de Chypre est chaud et mal-

sain; les Doukhobors, affaiblis par de longues privations, souffrirent des fièvres. M. Birukov, qui les avait rejoints et qui partagea leurs tribulations, raconte qu'il les trouva pleins de vaillance, respectueux de leurs nouveaux voisins et préoccupés surtout des frères restés là-bas, au Caucase.

Dans une lettre qu'ils écrivirent aux Quakers pour les remercier, ils disent, en toute franche simplicité : « Nous vous prions instamment de ne pas entrer en de grandes dépenses pour notre installation ici, mais, si vous le pouvez, de nous transférer dans un autre lieu plus conforme à notre genre de vie. A ce que nous avons entendu dire, le Canada serait ce lieu... Nous savons que beaucoup des nôtres sont restés au Caucase dans de grandes souffrances et une complète misère et nous vous prions de penser à eux d'abord. » A Chypre, comme antérieurement au Caucase, les sectaires s'attirèrent la sympathie des habitants. Même on les vénérât. Dès les premiers temps, ils débattirent avec les populations turques de l'île des questions religieuses : leur doctrine paraissait belle, mais difficilement applicable.

*
* *

Parmi les Doukhobors non encore émigrés, il y en avait environ deux mille, dispersés dans les villages géorgiens, dont la situation était particulièrement lamentable et réclamait un secours plus rapide. La somme nécessaire à leur transport au Canada fut trouvée grâce à Tolstoï. Sacrifiant sa nouvelle conception de l'art, — qui lui fait condamner les œuvres d'imagination pure, du genre d'*Anna Karénine*, — il

décida de publier dans des journaux étrangers plusieurs récits et son grand roman de *Résurrection* ; il renonçait à perfectionner ces œuvres et les abandonnait telles quelles à l'éditeur. « C'est ce qui m'est arrivé autrefois pour ma nouvelle *les Cosaques*, écrit-il à M. Tchertkov : je ne pouvais la finir ; mais alors je perdis beaucoup aux cartes et, pour payer ma dette, je remis cette nouvelle à la rédaction d'un journal... Maintenant, la raison est beaucoup plus noble¹. » Tous les bénéfices réalisés ainsi furent consacrés aux Doukhobors. En outre, Tolstoï s'adressa à ses amis, qui répondirent généreusement à sa requête.

Le Canada convenait parfaitement à l'émigration. La terre y est abondante et le prix n'en est pas élevé. La nature du sol correspond aux habitudes agricoles des Doukhobors. Surtout le gouvernement canadien n'exigeait aucune garantie pour les émigrants et, tout au contraire, s'offrait à leur venir en aide.

Ivine et Makhortov furent envoyés au Canada pour visiter le territoire. Le prince Khilkov les accompagnait, ainsi que M. Mood qui se chargea de tous les pourparlers. Le Canada s'engageait à respecter pleinement la liberté de conscience des Doukhobors et les affranchissait du service militaire.

Les amis des Doukhobors louèrent à Liverpool un vapeur, le *Lake Huron*, qui fut à Batoum le 6/18 décembre 1898 et qui le 10/22 emportait au Canada deux mille soixante sectaires. Ils furent reçus, à leur arrivée, de la manière la plus cordiale ; on avait préparé avec soin les wagons qui devaient leur servir, on y avait placé des provisions. Un second bateau,

1. Cité par la *Revue Blanche* du 1^{er} janvier 1899.

le *Lake Superior*, quitta Batoum, au mois de janvier suivant, avec dix-sept cents émigrants. Ce même transport, au printemps de 1899, alla chercher les Doukhobors de Chypre; les frais de ce voyage avaient été payés par les Quakers et par deux dames russes. Enfin, très peu de temps après, le *Lake Huron* abordait au Canada avec deux mille huit cent dix-huit Doukhobors de Kars qui voyageaient à leurs frais.

Il y avait donc au Canada, dans l'été de 1899, plus de sept mille Doukhobors qui se répartirent ainsi : quatorze cents d'entre eux s'installèrent dans l'Alberta, près de la rivière Saskatchewan, les autres dans la province d'Assiniboïa entre Yorktown et la Swan River. Ce dernier groupe, qui est de beaucoup le plus important, se subdivise en deux parties : la colonie du nord près de la Swan River et la colonie du sud près d'Yorktown.

De cette population nombreuse, une grande moitié ne possédait rien. La colonie de l'Alberta comprenait les sectaires un peu plus fortunés, arrivés par le quatrième convoi; ceux-ci purent acheter des chevaux, des bœufs et des fourgons. Ils eurent néanmoins à se débattre contre bien des difficultés et leur première récolte fut mauvaise. La colonie d'Yorktown, composée principalement d'exilés ruinés au Caucase, était la plus misérable. Il y eut un immense effort d'énergie à faire : les nouveaux colons se trouvaient au milieu de gens hospitaliers sans doute, mais pour lesquels le principe du *self help* était une loi.

Les Doukhobors ne connaissaient ni la langue du pays, ni ses mœurs, ni ses coutumes; leurs habitudes de travail et leur faculté d'adaptation leur vinrent en aide. Le sol leur fut concédé à de très bonnes condi-

tions. Le Canada contient d'immenses territoires non défrichés, subdivisés en lots d'une étendue déterminée. Le gouvernement accorda à chaque Doukhobor âgé de plus de dix-sept ans et à chaque femme veuve un *homestead* (160 acres). Le colon s'engageait à travailler sur sa terre au moins six mois par an, à avoir défriché au bout de trois ans trente acres, ou bien à posséder quarante têtes de bétail, ou encore à avoir fait des constructions telles qu'un moulin, par exemple, ou des fermes. En outre, il devait, après ce délai, payer une patente de dix dollars.

Les Doukhobors furent secondés de diverses manières. D'abord, les cinq dollars que le gouvernement canadien paie aux compagnies de transport par émigrant qu'elles lui apportent, furent remis aux organisateurs de l'émigration et M. Mood eut ainsi trente-cinq mille dollars à verser dans la caisse commune des Doukhobors. Puis, les Quakers de Philadelphie leur envoyèrent du bétail, des charrues, des semences et des provisions. Enfin, l'initiative privée leur fut secourable, et c'est ainsi qu'ils reçurent du comte Tolstoï cinq mille dollars. De Suisse, d'Angleterre et de Russie d'autres donations arrivèrent. Mais les Doukhobors ne pouvaient ni ne désiraient vivre indéfiniment de bienfaisance; ils se mirent courageusement au travail. Avec un remarquable sens pratique, ils se partagèrent la besogne. Il ne suffisait pas de labourer et de bâtir, mais il fallait aussi de l'argent immédiat. Donc, les hommes allèrent chercher du travail au dehors, sur les lignes de chemins de fer en construction, dans les fermes ou les mines, tandis que les femmes bâtissaient les maisons, traînaient les poutres à plusieurs lieues de distance, labouraient en s'attelant elles-mêmes aux charrues. La nourriture était

insuffisante. Dans un village, on manqua de sel pendant trois semaines. Pour restaurer leurs forces, après le labeur de bêtes de somme qu'elles accomplissaient, les pauvres travailleuses n'avaient souvent que de l'eau et du pain. L'hiver de 1899-1900 fut très dur ; la maladie s'en mêla, et les médicaments les plus simples faisaient défaut à cette masse surmenée et haletante.

Mais, dès le second hiver, leur situation s'est bien améliorée. Le nombre de leurs maisons s'est accru ; les dettes qu'ils avaient dû contracter d'abord diminuent. Même, les Quakers ayant envoyé à la colonie d'Yorktown deux cent dix moutons, les Doukhobors écrivent : « Nous acceptons avec le même sentiment de reconnaissance que pour vos précédents cadeaux, mais avec de la honte pour nous-mêmes. Nous savons qu'il y a plusieurs milliers et millions d'hommes qui manquent d'un morceau de pain noir et qui peinent à un travail excessif. Sachant cela, nous ne croyons pas avoir le droit de nous ranger parmi les indigents, bien que nous n'ayons pas de superflu. »

De même qu'ils avaient été obligés, en arrivant au Caucase, de modifier leur genre de vie, ils s'aperçoivent vite, au Canada, que leur habitude de se grouper en grands bourgs n'est plus de mise. Les villages se fractionnent ; par endroits même, des familles s'installent isolément.

Cette nouvelle organisation paraît être une menace pour cet idéal d'une vie communautaire, qu'ils ont tant de fois essayé de réaliser et qui leur échappe toujours. Nicolas Zibarov, devenu colon d'Assiniboïa, écrit, au mois de novembre 1900 : « Notre vie se passe bien, grâce à Dieu. Le besoin matériel se fait moins sentir et nous avons ce qu'il nous faut... Mais, dans

la vie spirituelle, notre Doukhoborie n'a plus la même union; quelques-uns ont laissé de côté les commandements de Dieu et n'agissent que d'après leur propre désir... Sûrement il y aura un schisme dans notre communauté¹... »

En effet, parmi les Doukhobors les moins pauvres, ceux de l'Alberta, le sentiment religieux parut s'affaiblir. Au contraire, il resta très vivace chez ceux qui eurent le plus à souffrir au Caucase et qui firent ensuite le désastreux voyage de Chypre. Nicolas Zibarov écrit encore : « Il y a parmi nous des gens qui vivent tout à fait chrétiennement et qui comprennent la loi du Christ d'une façon non pas extérieure, mais intérieure. Certes, beaucoup d'entre les nôtres ont, depuis l'installation au Canada, changé du tout au tout et ne songent plus à la vie éternelle. Un de nos vieillards, Vassili Popov, qui fut très riche, exhorta en pleurant toute notre commune à ne pas demeurer dans la paresse et dans le sommeil, l'orgueil et la haine; il nous dit d'apprécier le bonheur que nous avons de posséder une pleine liberté de croyance. Car, ici, nous n'avons pas à redouter de persécutions ni de famines. Et il nous pria de mener notre œuvre à bien² ».

Les Doukhobors reçurent aussi les conseils de celui qu'ils appellent « le grand-père Tolstoï ». Il les conjura de ne point céder à la « séduction » d'une vie tranquille et sûre. Il leur rappela qu'ils avaient consacré tout leur effort à l'affirmation de certains principes qu'ils ne devaient plus maintenant laisser tomber en

1. *La situation économique des Doukhobors au Canada*, par M. Bontch-Brouévitch, *Narodnoe Khosiaïstvo*, mai 1901.

2. *Id.*, *ibid.*

désuétude; tel le principe de la vie communautaire. Et Tolstoï leur indiqua le danger qu'il y avait pour eux à s'éloigner les uns des autres, au lieu de travailler ensemble et de vivre ensemble de la même vie¹.

L'élan religieux que signalait Zibarov dans une partie de la population doukhobore se manifesta de la manière suivante. Le 22 juin 1900, les « délégués des sociétés de la *Fraternité universelle*² près de Yorktown » adressent au gouvernement du Canada une supplique tendant à obtenir trois modifications au régime de la Colonie :

1° La propriété individuelle constituant « une violation évidente de la volonté de Dieu », les Doukhobors demandent que la terre leur soit concédée sans aucune répartition personnelle, ainsi que le gouvernement canadien procède à l'égard des populations indiennes.

2° Le mariage n'étant légal « qu'en vertu d'un pur sentiment d'attraction morale entre l'homme et la femme », le transformer en une inscription sur les registres de l'état civil est encore une violation des lois de Dieu; les Doukhobors demandent donc à n'être soumis « à aucune institution humaine concernant les unions nuptiales, qui sont du domaine de Dieu et de la conscience ».

3° L'inscription des naissances et des décès sur les registres de l'état civil n'est pas moins inacceptable, parce que « le Père céleste sait qui il envoie au monde et qui il en retire, et cette volonté de Dieu est seule nécessaire et importante pour les hommes ».

1. « Lettre de Tolstoï aux Doukhobors émigrés au Canada » dans *les Rayons de l'Aube*, trad. de J.-W. Bienstock.

2. Les Doukhobors avaient pris ce nom en 1896 sur le conseil de Pierre Vériguine.

M. Mood essaya vainement de démontrer aux Doukhobors que les petites formalités auxquelles le gouvernement canadien les astreignait n'entravaient pas la liberté de leur conscience. Ils répondirent très fermement à ses représentations et affirmèrent leur volonté de ne transiger sur aucun point. Ils lui rappelèrent qu'au sujet de l'héritage de Loukéria ils avaient sacrifié la loi divine aux institutions humaines en s'adressant aux tribunaux, et qu'il en était résulté, parmi eux, un trouble de conscience dont ils avaient eu beaucoup de mal à se remettre.

La réponse du gouvernement, datée du 7 janvier 1901, refuse de faire aux Doukhobors une situation particulière parmi les émigrants qu'il accueille. « Les lois sont les mêmes pour tous les habitants du Canada, de l'Atlantique au Pacifique, et elles sont obligatoires pour tous. C'est pourquoi il ne saurait être question, un seul moment, de les modifier pour les Doukhobors. »

Ceux-ci répondent : « Nous comprenons qu'à cause des différences qui existent entre vous et nous en ce qui concerne le sens et le but de la vie, le gouvernement a autant de difficulté à satisfaire notre désir et conséquemment à limiter l'intrusion des lois dans notre vie, que nous à accepter vos lois comme guide de la vie... Maintenant, nous sommes obligés de vous prier d'être assez bons pour nous permettre de rester au Canada jusqu'à ce que nous trouvions un autre pays où nous fixer, ou jusqu'à ce que nous soyons convaincus que les hommes qui veulent établir leur vie sur une base chrétienne n'ont plus de place sur terre¹. »

Le gouvernement canadien voudrait mettre un

1. *La Pensée libre*, n° 3.

terme à cette vaine discorde. Dans une communication officielle du 28 juillet 1901, il exprime ses regrets du refus que les Doukhobors opposent aux conseils modérés de M. Mood et de leurs amis les Quakers et il leur rappelle qu'ils doivent recevoir la terre sans délai : « Si vous ne le faites pas, il nous sera impossible de garder plus longtemps la terre inoccupée; d'autres viendront et s'y installeront. » Les Doukhobors, entêtés dans leur idée d'autonomie, qui est pour eux un principe religieux, refusent encore de céder. Si l'on tient absolument à inscrire chaque *homestead* au nom de quelqu'un, qu'on le fasse, « mais il faut pour nous que la terre soit indivise... Nous vous répétons que nous vivons comme une seule ferme ».

Ne trouvant pas au Canada l'indépendance absolue qu'ils avaient espérée, les Doukhobors ont lancé, voici deux ans, un « Appel à l'humanité »¹; ils priaient qu'on leur dît s'il existait quelque part un endroit où ils pussent être supportés, où ils pussent s'établir et vivre sans qu'on les obligeât à enfreindre les lois de leur conscience et de la vérité. Un grand silence accueillit cet appel.

*
* *

Où en sont à présent les Doukhobors, que deviennent-ils? C'est ce que l'on ne peut dire avec une absolue précision. Les nouvelles que l'on reçoit du Canada sont incomplètes, quelquefois contradictoires et souvent se rapportent à un groupe restreint des sectaires sans que l'on puisse en tirer de conclusions pour la communauté.

1. *Pensée libre*, 13.

Il semble que bon nombre d'entre eux s'accoutument du régime, en somme libéral, que le gouvernement canadien leur a accordé. Ceux-là comprennent, sans doute, que nulle part ailleurs ils ne trouveraient mieux et ils paraissent s'installer définitivement dans leur nouvelle colonie, quitte à sacrifier quelques-unes de leurs plus irréalisables chimères. Peu de mois après leur arrivée, on reconnaissait déjà en eux de « précieux immigrants, qui feraient honneur à leur nouvelle patrie ». Le ministre de la justice, M. Mills, a constaté qu'aucun délit ne leur était imputable; quant aux petites difficultés qui par hasard survenaient, il disait : « Le temps leur apprendra à mieux comprendre nos lois... Nous devons être patients ».

Mais tous ne consentent pas, parmi les Doukhobors, à se déclarer satisfaits de l'insuffisante conformité de leur vie avec leur rêve. L'appel à l'humanité fut le cri de quelques esprits ardents et inquiets, toujours plus épris d'un idéal impossible, que leurs pères ont poursuivi avant eux et qu'eux-mêmes recherchent plus opiniâtement à mesure qu'ils semblent, avec l'aide des circonstances, s'en être un peu rapprochés.

Beaucoup sont partis, ne voulant pas recevoir de terres à titre individuel. Ils sont allés dans l'Amérique du Sud ou ailleurs, abandonnant la communauté défaillante : il est difficile de savoir quelle vie ils mènent, où ils la mènent, ce qu'il adviendra de leur confrérie éparpillée.

Dernièrement, on a publié une lettre naïve et paradoxale qui émane d'un groupe de Doukhobors dont on ne saurait dire l'importance ni la situation dans la secte. Ils s'adressent au monarque assurément le moins

prêt à les comprendre, — au sultan Abdul-Hamid. Voici ce document, bizarre et pathétique :

« Majesté! Avant de faire appel à votre bonté nous voulons vous dire quelques mots de nous. En l'an 1898-1899, au nombre de 7,000, nous sommes venus de Russie au Canada. Nous avons entendu dire que c'était un pays de liberté religieuse, mais il y a eu un malentendu; — il existe bien au Canada une certaine liberté : ce n'est pas celle que nous avons cherchée.

« Nous croyons que Dieu dirige le monde, et n'admettons d'autres lois que ses commandements. Et voilà pourquoi nous ne voulons pas nous soumettre aux lois et aux institutions d'un gouvernement quelconque, étant tous sujets de Dieu et fidèles à notre Souverain.

« L'espoir qu'au Canada on nous laisserait vivre selon nos croyances, a été déçu : on nous a bien libérés du service militaire puisqu'il nous est interdit de porter des armes et d'attenter à la vie du prochain : mais dans tout le reste on s'est efforcé de faire de nous des sujets anglais et non des sujets de Dieu. On ne veut pas nous donner de terrains si nous n'obéissons pas aux lois et règlements canadiens.

« Nous faisons le serment devant Dieu que cela nous est impossible et que nous sommes prêts à endurer tous les supplices plutôt que de renier notre Maître.

« Et maintenant nous nous adressons à votre bonté pour vous prier non seulement comme monarque, mais surtout comme homme, d'avoir pitié de nos familles et de nos enfants. En vagabonds de Dieu sur cette terre, nous vous demandons seulement un asile dans votre grand empire.

« Nous vous demandons seulement un petit coin de terre pour y travailler de nos mains, sans être con-

traints à l'obéissance des lois humaines et à l'obligation d'être sujets de quelqu'un d'autre que Dieu.

« Nous tenons à ajouter que nous ne mangeons ni viande, ni lait, ni œufs, et que notre nourriture ne se compose que de légumes et de fruits. Laissant la liberté à tout ce qui vit, il nous est impossible de faire du mal non seulement aux hommes, mais même aux animaux; nous n'avons aucun bétail à notre service, et tous nos travaux sortent de nos propres mains.

« C'est pourquoi nous vous prions encore de nous accorder un terrain, qui pourrait être cultivé sans animaux domestiques et que nous transformerions en champs et en jardins pour notre existence.

« Nous prions Dieu de verser dans votre cœur de la bonté pour nous, et nous Le prenons à témoin que notre supplique n'est pas inspirée par l'intérêt mais par notre désir de Lui rester fidèles ¹. »

Maintenant, Pierre Vériguine, ayant achevé son temps de Sibérie, a été remis en liberté. Il a tenu récemment à Londres un meeting.

Reprendra-t-il sa place à la tête du mouvement doukhobor pour le diriger; et empêchera-t-il que ne se disperse et ne s'épuise la pensée morale qui avait soulevé des milliers de sectaires? Cela est incertain. Il ignore lui-même ce qu'est devenu l'ascendant qu'il avait jadis sur eux. « Je n'ai pas vu mes frères depuis quinze ans, a-t-il dit, et je ne sais même pas si maintenant ils voudraient m'écouter. »

Son action, si elle se manifeste effectivement, renforcera le parti des intransigeants. Pierre Vériguine est d'avis, en effet, que les Doukhobors ne doivent pas

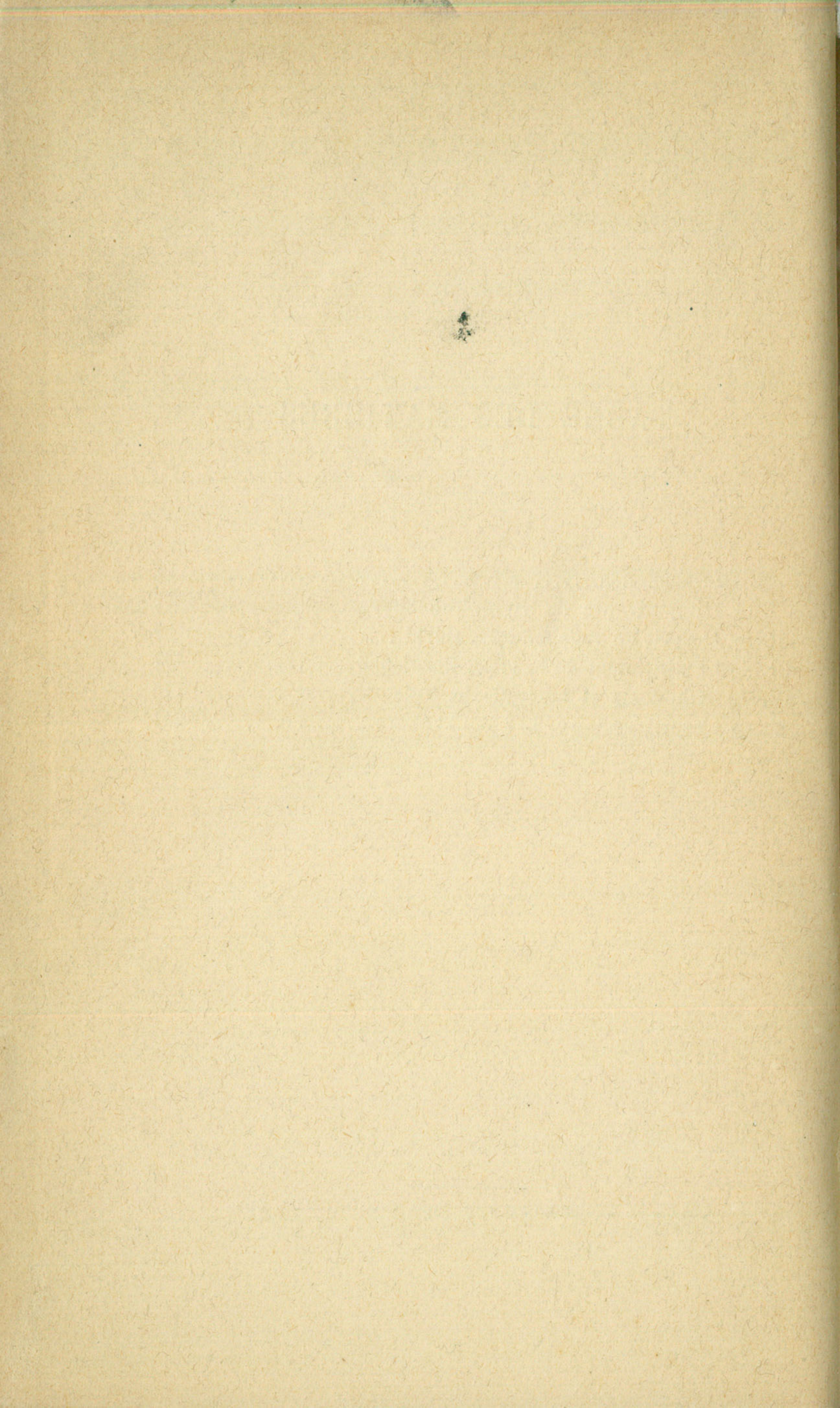
1. *L'Européen*, 24 janvier 1903.

accepter les conditions que le gouvernement canadien voudrait leur imposer. Sur la propriété foncière individuelle, le mariage civil, l'enregistrement des naissances et des décès, il n'admet aucune compromission. Il considère que l'absolu dénuement est la condition nécessaire de la liberté morale : il affirme que ceux des sectaires qui ont remis aux fonctionnaires du gouvernement l'argent qu'ils possédaient ont bien fait, étant ainsi devenus libres.

Mais il dit : « Je suis un membre ordinaire de la communauté doukhobore ». Il ne s'arroge aucun droit d'exercer, sur ses frères, une autorité quelconque, puisque l'essentiel de la doctrine consiste à nier le pouvoir d'un homme sur un autre homme.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
I. — L'impuissance de vivre. Tchékhov.....	41
II. — L'esprit de vagabondage. Gorki.....	85
III. — Le sentiment de la pitié. Korolenko.....	137
IV. — Orthodoxie et hétérodoxie. Tolstoï.....	175
V. — L'esprit sectaire. Les Doukhobors.....	221



Littérature russe (*Histoires des Littératures*),
par K. WALISZEWSKI. Un volume in-8° écu, broché. 5 »

Relié toile 6 50

La Littérature russe, par LOUIS LEGER, profes-
seur au Collège de France. Un vol. in-18 jésus, broché. 4 »

Chrestomathie russe. Morceaux choisis et
annotés (texte russe) par LOUIS LEGER. Un vol. in-18 jésus,
broché. 4 »

Relié toile 4 50

Au Pays russe, par JULES LEGRAS. Un volume
in-18 jésus, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

En Sibérie, par JULES LEGRAS. Un volume in-18
jésus, avec gravures et carte, broché. 4 »

Cœurs russes, par le Vicomte E. MELCHIOR
DE VOGÜÉ, de l'Académie française. Un volume in-18 jésus,
broché. 3 50

**Le Développement économique de la
Russie**, par J. MACHAT. Un volume in-18 jésus, 4 cartes
et 10 diagrammes, broché. 4 »

Études de Littérature européenne, par
J. TEXTE, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.
Un volume in-18 jésus, broché. 4 »
